

Atlantides

Atlantides est née d'une rencontre entre Jean-René Lemoine et Florence Sylvestre, paléoclimatologue.

Elle est le fruit d'une commande d'écriture initiée par Thibault Rossigneux et la compagnie Les Sens des mots dans le cadre du projet Binôme associant un scientifique et un dramaturge.

Pour Dominique Constanza

En même temps, le métabolisme de la géologie évolue trop lentement pour qu'il nous soit possible de le percevoir, de sorte que, de la naissance à la mort, il nous semble, prisonniers que nous sommes du battement de nos cœurs humains pris un à un, que tout ce qui se passe sur cette planète est ce qui nous arrive à nous, individuellement, perpétuellement, secrètement.

RUSSELL BANKS, *Continents à la dérive*.

PERSONNAGES

LE FANTÔME DE LA MÈRE.

LE PÈRE.

LA FILLE.

Ils surgissent de l'obscurité, tous trois vêtus de noir, immobiles.

Parfois leurs voix s'enchevêtrent, se chevauchent.

LA MÈRE. – La vague est arrivée d'un coup. Ton père et moi étions au bord de la piscine, devant l'océan. L'eau a surgi du lointain, comme un monstre, j'ai vu le mur s'élever, grandir, avec sur sa crête un crachat blanc d'écume ; j'ai fermé les yeux, je me suis dit que j'avais à nouveau sombré dans le tumulte de mes rêves – chaque nuit, depuis notre arrivée dans cette île à l'autre bout du monde où j'étais censée me reposer, je rêvais de forêts, de chutes, de labyrinthes, de tours inexpugnables. Où étais-tu ?

LA FILLE. – Dans un désert de sel...

LA MÈRE. – Je ne peux pas te dire combien de temps tout cela a duré...

LA FILLE. – ... en Bolivie.

LA MÈRE. – ... Un temps infini. J'ai ouvert la bouche, pour hurler. Ma bouche béante comme un masque de tragédie. Des silhouettes floues couraient vers l'hôtel, des cris brouillés par la distance, tout s'étirait devant mes yeux, dans mes tympanes, et enfin, enfin,

j'ai pu crier le nom de ton père, comme la première fois qu'il m'a –

LA FILLE. – Maman...

LE PÈRE. – On dit qu'on souffre trois ans. Après on oublie les visages, les voix des trépassés.

LA MÈRE. – La vague a inondé la plage. Éclaboussé les marches de l'hôtel. Je me suis levée. J'ai mis ma main sur ma bouche. J'ai pensé – Que se passe-t-il, que se passe-t-il ? je ne comprends plus. Ton père m'a pris la main. Il a dit :

LE PÈRE. – Viens.

LA MÈRE. – La vague a hésité quelques secondes, puis l'eau s'est retirée, révélant sur la plage quelques corps immobiles. Elle reculait, furieuse, rejoignait l'horizon. Tout était gris, brumeux, adieu les ciels limpides des premiers jours, adieu le repos que j'avais espéré en abordant cette île. Ton père a dit :

LE PÈRE *et* LA MÈRE, *ensemble*. – Allons-nous-en.

LA MÈRE. – Je ne sais pas combien de temps tout cela a... Je n'en ai pas souvenir... La vague est revenue, somptueuse, comme une armée, mordant le ciel avec ses herses blanches. Je me suis vue courir. Je me suis vue rester. Tout autour, des cris, la plainte enfiévrée du monde. J'ai vu déferler les trombes d'eau, comme les tours qui s'écroulent chaque nuit dans mes rêves, j'ai voulu reprendre la main de ton père, mais l'eau s'est abattue sur moi en paquets gigantesques et...

je n'ai plus lutté, je me suis laissée faire, j'ai pensé que cela faisait longtemps, trop longtemps que j'essayais d'être debout, j'ai pensé que tu étais très loin, tu m'avais expliqué autrefois que c'était la rupture des plaques tectoniques...

LA FILLE. – ... au fond des océans...

LA MÈRE *et* LA FILLE, *ensemble*. – ... qui provoquait...

LA FILLE. – ... ce phénomène.

LA MÈRE. – J'ai pensé à toi pendant que j'étais charriée par la vague au milieu des parasols, transats, vélos, bidons d'essence, canettes de coca-cola, éclats de bois, détritrus, j'ai appelé ton père, j'ai crié son nom, mais il n'était plus là, j'ai vu un ballon rouge, puis le visage d'une enfant dans une vitesse vertigineuse, j'ai vu les cailloux dans les poches de Virginia Woolf qui se noyait dans la rivière, barques-cercueils, villes englouties, fleuves impassibles, épaves, vestiges, châteaux ensevelis, j'ai pensé que ton père et moi ne faisons plus l'amour depuis tellement d'années, j'ai pensé que chaque matin, après mes nuits de guerre, je me réveillais de la mort – où est la vie, où est la vie, mon enfant ? –, chaque matin je me concentrais sur le moindre geste au prix d'un effort inhumain, je n'ai jamais pu te dire cela, ce n'est pas une chose qu'une mère peut dire à son enfant, tu étais loin, j'ai vu une vieille femme agrippée à un radeau, ses cheveux blancs comme la neige, elle me regardait suppliante, au loin un homme nous filmait – l'horreur ! que pouvais-je faire ? la sauver ? que

peut-on contre les mouvements du monde ? cela faisait si longtemps que j'étais au bord du cratère et que je ne voulais pas descendre, tout va si vite, et si lentement, quand on est en train de... j'ai compris que je n'étais venue ici que pour cela – mourir, parcelle infime d'une humanité décharnée, où va la vie, où va la vie ? Tu m'avais dit qu'un lac était apparu il y a dix-huit mille ans, et que ce lac s'était asséché dix mille années après, laissant une croûte immense, désert de sel qui, lorsqu'il pleuvait, se transformait en un miroir. C'est là que tu étais ?

LA FILLE. – Oui.

LA MÈRE. – Tu vois, je n'oublie rien. Tu me parlais des glaces amassées sur les pôles quand la terre s'était réchauffée, tu forais, je ne comprenais pas à quoi servait véritablement tout cela, pourquoi aller chercher des algues au fond d'un lac qui n'est plus un lac mais un désert salé, depuis des éternités ; tu trouvais l'âge des choses dans ces algues fossiles aux formes de bijoux, tu parlais de carbone 14, de césium, de béryllium, de plomb, tu étudiais les pluies, les nuages, tu parlais en millions d'années, ternaire, quaternaire, tu mettais tout en perspective avec de mystérieux calculs, tu citais Toumaï, Abel, Lucy et le Neandertal comme si c'étaient tes grands-parents, j'avais envie de te prendre dans mes bras et –

LA FILLE. – Maman, maman...

LA MÈRE. – Tu ne peux pas imaginer combien de fois je t'ai prise dans mes bras tandis que je dérivais vers la mort. Tout va si vite, on n'a pas le temps de

s'arrêter à une image. Le temps. Le chronomètre. Le papier à musique. Qu'ai-je fait de ma vie ? Qu'ai-je fait de ma vie ?... Et toi, que faisais-tu ?

LA FILLE. – Je cherchais les archives de la terre.

LE PÈRE. – Je l'ai cherchée partout, des jours entiers à quadriller le village, à soulever le drap sur le visage des morts.

LA FILLE. – J'étais en Bolivie.

LA MÈRE. – Je pense à ton père qui a gardé ma main si longtemps dans la sienne pour m'empêcher de sombrer...

LE PÈRE. – Le plus difficile, c'est de rentrer chez soi avec le vide comme héritage. Dépouillé de tout.

LA MÈRE. – ... et qui n'a pas su me retenir, peut-être parce que je n'avais plus assez de vigueur pour étreindre sa main. Où est-il ? ai-je pensé en sombrant dans les vagues, est-il vivant, a-t-il survécu ? Je l'ai espéré vivant et puis les mots de Virginia Woolf se noyant dans la rivière sont remontés à la surface : « Je ne peux plus lutter. »

LE PÈRE. – J'ai pris l'avion dans le petit aéroport qui avait été épargné... Des survivants... Je n'avais pas de bagage, pas un livre avec moi. J'ai attaché ma ceinture, l'avion a décollé. J'ai regardé l'archipel immobile. Une barque striait l'océan. Le temps radieux. La mer turquoise. Le ciel époustoufflant.

LA MÈRE. – J'ai tourbillonné dans les eaux.

LE PÈRE. – Tu sais que les pêcheurs qui étaient en mer ce jour-là n'ont pas senti passer l'onde sous leurs embarcations ? Ce n'est qu'aux abords des rivages que l'onde s'est élevée comme un dieu en colère.

LA MÈRE. – Je me suis déposée doucement dans la vase. Plus de douleur. Plus de pensées... Où étais-tu ?

LA FILLE. – Dans le salar de Uyuni.

LE PÈRE. – Dans l'avion.

LA MÈRE. – Que faisais-tu ?

LA FILLE. – Je cherchais les archives de la terre.

LE PÈRE. – Mon voisin sanglotait en silence. J'ai détourné les yeux. Le ciel était intact derrière les hublots, sans compassion et sans limites. (*Silence.*) Moi je ne souffrais pas. J'ai souffert après, des années après, le cratère s'est ouvert sous mes pas, mais, dans l'avion, non, je ne peux pas dire que je souffrais...

LA MÈRE. – Où va la vie ?

LE PÈRE. – ... Je songeais à ces continents qui se déplacent de façon aléatoire à une vitesse de cent millimètres par an. Ils se réuniront un jour, peut-être, elles se réuniront l'Amérique et l'Asie, dans cent millions d'années.

Silence.

LA FILLE. – Je ne sonde pas les mers. Je ne fore pas dans les mers. Je sonde les lacs. Je les ressuscite. (*Silence.*) Que de temps passé. (*Silence.*) J'étais sur le haut plateau bolivien dans le salar de Uyuni. C'est un désert de sel à trois mille six cent cinquante-huit mètres d'altitude : des milliards de petits cristaux salins. Une fine couche d'eau recouvre ce désert, le transformant en un miroir où se reflètent le bleu du ciel et des nuages immenses, comme des barbes à papa. La première fois que je l'ai vue, je suis restée figée devant cette plaine blanche, bordée de cactus géants, révélée par la lumière prodigieuse...

LE PÈRE. – Il pleut sans cesse, le jour, la nuit.

LA FILLE. – ... La nuit il fait moins vingt-cinq degrés. J'étais partie là-bas pour reconstituer les climats des très lointains passés, retrouver la mémoire d'un lac. Je creuse, je fore dans le désert de sel. Je recueille les sédiments accumulés au fil des temps. Ces sédiments racontent des histoires, ils sont les témoins du temps. Ils disent qu'un lac est apparu à cet endroit il y a dix-huit mille ans et que ce lac s'est asséché dix-mille années plus tard laissant à la place une croûte salée. Est-ce qu'il pleuvait beaucoup, est-ce qu'il faisait froid ? Comment vivaient les gens ? J'enquête, je cherche des indices dans cette zone tropicale...

LA MÈRE. – Ils n'ont pas retrouvé mon corps...

LA FILLE. – ... Les tropiques sont la machine de la terre...